



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Le pouvoir a-t-il un sexe ? Interroge magnifiquement *Dissection d'une chute de neige*.

Sur scène, sous une lumière blafarde, rien qu'une longue cage de verre, pleine de neige et comme perdue au bout du monde. C'est là, enfermée dans un royaume d'obscurité et de froid, que va s'ébrouer deux heures durant, tel un cheval sauvage, la « fille-roi » de *Dissection d'une chute de neige*. À savoir la reine Christine de Suède (1626-1689), revisitée en 2011 par une compatriote féministe, l'écrivaine et dramaturge Sara Stridsberg, 41 ans alors. Et somptueusement incarnée ici, même mal fagotée dans sa robe d'apparat défraîchie, par une Marie-Sophie Ferdane superbement dirigée par Christophe Rauck.

Celle dont son père Gustave II Adolphe avait exigé qu'on la nomme, à sa mort, « roi de Suède » et non « reine » – histoire, pensait-il, de mieux asseoir son autorité – méprisait en effet toute féminité convenue. Elle s'habillait volontiers en homme, fumait la pipe, aimait les femmes et refusa de se marier. De quoi poser d'insolubles problèmes de succession à un pays que Christine, résolument pacifiste, n'était en outre pas prête à agrandir par quelque guerre. Au bout de cinq ans de règne (1650-1654), elle choisit d'abdiquer au profit de son cousin Charles Gustave. *Dissection d'une chute de neige* fait de cet insensé et si moderne parcours une interrogation-poème sur le pouvoir – a-t-il un sexe ? Et sur le genre : que signifie quand on règne une conduite masculine ou féminine ? Via une temporalité éclatée entre hier et

aujourd'hui, Sara Stridsberg y flirte aussi bien avec l'épique, le lyrique, le fantastique que le silence et le vide. Accompagnée de son philosophe (Descartes, mort en 1650 à Stockholm même et interprété avec humour par Habib Dembélé), la très intellectuelle et cultivée fille-roi s'interroge sans fin – non sans fâcheuses redondances ! – sur la nécessité de gouverner. Monté par Christophe Rauck au Festival d'Avignon 2022, le *Richard II* de Shakespeare (1595) se moquait lui aussi d'un pouvoir qui finit par le tuer. Rauck a voulu présenter en miroir ces deux pièces sœurs, la shakespearienne et la contemporaine, un théâtral diptyque sur l'art d'être roi ou reine. Et les femmes, qui ont, elles, le courage de renoncer et de fuir, s'en sortent mieux. Admirablement interprétée par une troupe vive et allègre (de Thierry Bosc à Ludmilla Makowski), *Dissection d'une chute de neige*, où s'allient savamment réflexion et spectaculaire, rêve et fantômes, est aussi l'heureuse découverte d'une véritable autrice de théâtre.

Son écriture tranche à l'heure où l'emportent trop sur les scènes adaptations de films, de romans, voire montage d'improvisations dans l'écriture dite « de plateau ». Ou ces textes hybrides, encore, mâtinés d'archives officielles et intimes, d'enregistrements vidéo, audio de toutes sortes. Tel *Vel d'Hiv*, généreusement conçu par Sébastien Lévy pour ne pas oublier la monstrueuse rafle du Vélodrome d'hiver, les

TTT **Dissection d'une chute de neige**

Drame

Sara Stridsberg

| 2h10 | Mise en scène Christophe Rauck | Jusqu'au 19 jan., Théâtre Nanterre-Amandiers (92); du 24 au 27 jan., à Rennes, les 1^{er} et 2 fév. à Angers, du 3 au 5 avril à Montpellier. Le texte est édité à l'Arche (14€).

T **Vel d'Hiv**

Monologue

Sébastien Lévy

| 1h20 | Mise en scène Alex Lutz | Théâtre Antoine, Paris 10^e.

16 et 17 juillet 1942. À la demande du III^e Reich, l'État français y avait parqué cinq jours durant dans des conditions inhumaines – et avant déportation à Auschwitz – 13 000 Juifs, étrangers, apatrides, réfugiés ou déçus de leur nationalité. Dont 4 000 enfants, que n'exigeaient même pas les Allemands. Sébastien Lévy raconte ici spécifiquement le calvaire de mères, de femmes, de sœurs qu'Alice Taglioni prend en charge avec pudeur, respect et émotion dans une mise en scène quasi inexistant d'Alex Lutz. Si les témoignages sont évidemment bouleversants, ils se perdent et se noient dans l'incohérence d'un monologue mal construit. Parce qu'il vise tout à la fois la pédagogie et l'effroi, la catharsis et l'alerte, aussi, face à l'avenir. Reste qu'un silence absolu finit par régner dans une salle pétrifiée. Pour l'apaiser ou la terrifier plus encore – l'art, la culture n'ont donc servi à rien... –, Alice Taglioni égrène alors superbement au piano Bach, Franck, Schubert. Comme une prière ●